

Le Français Lingua Franca, un idéal de communication interculturelle inexploré ?

Fred Dervin

Université de Turku - Finlande



Synergies Europe n° 3 - 2008 pp. 139-154

Résumé : Basé sur l'étude de réponses à un questionnaire sur l'utilisation et les perceptions du Français Lingua Franca (FLF) d'étudiants spécialistes universitaires du français, cet article relève les malentendus et les mythes que suscite cette thématique dans le discours des étudiants. Afin de faire face aux attitudes négatives et discours solidifiant les natifs et non-natifs du français, nous proposons une didactique du FLF qui leur permettrait, à travers le développement de compétences protéophiliques, d'aller au-delà de visions figées de soi et de l'autre. L'article représente un appel à effectuer davantage de recherches sur le FLF et de l'explorer, comme toute autre lingua franca, en tant qu'idéal potentiel de la communication interculturelle.

Mots-clés : Français Lingua Franca, communication interculturelle, compétences protéophiliques, identités.

Abstract : This article examines university students of French's attitudes and perceptions of French as a Lingua Franca (FLF). Myths and misconceptions, similar to the ones attached to English as a Lingua Franca, are identified in the students' answers to a questionnaire which was distributed among students from various European countries. In order to counter-attack the negative attitudes and discourses on FLF and non-native speakers, which emerge from the students' answers, the article proposes to introduce the development of proteophilic competences in the teaching/learning of French in higher education. The competences could allow students to move away from solid conceptions of self and the Other, and groundless discourses on the native vs. the non-native.

Keywords : French as a Lingua Franca, intercultural communication, proteophilic competences, identities.

Introduction

L'utilisation quotidienne de linguas francas ou langues véhiculaires est une réalité pour des millions de gens dans le monde entier. Alors que le mythe du natif omniscient et omnipotent a depuis longtemps été décrié, entre autres par les didacticiens des langues étrangères (Davies, 1991), la doxa y attache toujours autant d'importance, plaçant le natif en haut de l'échelle du marché

aux langues. Ceci semble avoir des conséquences sur les représentations qui circulent sur les *linguas franca* et la dichotomie natifs/non-natifs. Une des communautés les plus actives dans l'utilisation des *linguas franca* est sans aucun doute celle des utilisateurs alloglottes dans l'enseignement supérieur. A l'université, par exemple, des tâches collectives écrites et orales sont réalisées la plupart du temps par le biais du Français Lingua Franca (FLF) avec des collègues natifs de la même langue ou d'une autre langue. La communication avec les enseignants peut également se dérouler en FLF puisque ceux-ci ne sont pas toujours des natifs du français. En outre, ayant à effectuer une partie de leurs études dans un pays francophone (en mobilité de type Erasmus), ces apprentis-experts du français vivent souvent en hétérotopie avec d'autres étrangers lors de leur séjour et doivent avoir recours au FLF, en plus parfois de l'anglais, pour pouvoir interagir (Dervin, 2007a).

Notre contribution propose d'examiner les perceptions du FLF de ces étudiants. Etant de « grands utilisateurs », parviennent-ils à aller au-delà des représentations négatives qui sont souvent adjointes aux langues véhiculaires ? Peu d'études, à notre connaissance, se sont intéressées à ce phénomène pour le français.

A partir de données recueillies auprès d'étudiants spécialistes de Français Langue académique (FLA) européens, nous examinerons d'abord les contextes d'utilisation du FLF que ces étudiants disent traverser. Ensuite, nous montrerons comment le FLF est souvent remis en question par les étudiants dans leurs discours opposant le natif et le non-natif et nous examinerons ce que nous appelons le *syndrome du refus du même* (Dervin, 2008 : 51). Nous tenterons enfin de montrer comment un travail de « déconditionnement » (Dervin, 2006) avec ces étudiants et le développement de *compétences protéophiliques* (ou l'appréciation des diverses diversités de soi et des autres par le biais de compétences d'analyse fondées sur l'analyse du discours « à la française », les théories de l'énonciation et le dialogisme) pourraient leur permettre d'aller au-delà des discours normatifs et des frontières discursives, psychologiques et souvent impressionnistes entre les langues et les communautés nationales imaginées (Anderson, 1983).

Cet article sera considéré comme étant un appel à un nouvel ordre du jour de recherche sur l'utilisation et les perceptions du français *lingua franca*. Il refuse de se positionner dans les débats contemporains sur les dangers de la dominance de l'anglais comme *lingua franca* et propose à la place de mettre en avant le fait que toute langue est bel et bien une *lingua franca* potentielle. Les recherches et colloques sur l'anglais *lingua franca* explosent actuellement (ex : Jenkins, 2007), et il nous semble intéressant de nous inspirer de la richesse des analyses effectuées sur celui-ci pour examiner les autres *linguas franca*.

Le français *lingua franca* : entre récusation et réalisme

La littérature sur le français *lingua franca* est relativement limitée. Un seul article récent en anglais (Wright, 2006) utilise en fait le terme. Cet article porte un regard géopolitique critique sur son utilisation et confirme ce que de nombreux chercheurs et observateurs ont noté : le français n'est plus une

lingua franca tel qu'il l'a été par exemple au XIX^{ème} siècle. Néanmoins, le français, comme toute autre langue est tout de même utilisé largement en tant que lingua franca. Il est bien sûr difficile d'identifier tous ses contextes d'utilisation (aucunes données « officielles » ne sont disponibles) car celle-ci est parfois « buissonnière », dans le sens où le FLF est épisodiquement utilisé au sein de cercles d'amis, de communautés crochets (Bauman, 2004 : 31) instables et contextuelles, ou bien tout simplement secrètement pour ceux qui ne veulent pas avouer son utilisation par peur d'être ridiculisés face à la présence potentielle du natif.¹

D'après nos observations et expériences, le FLF est utilisé dans de nombreux contextes professionnels, familiaux (couples étrangers rencontrés par exemple en France), et de mobilité (par ex. les étudiants en échange dans des pays francophones, qui vivent une sorte d'hétérotopie durant leurs séjours et ne rencontrent pas de « locaux », décident de pratiquer le FLF ensemble). Dans les milieux éducatifs, l'utilisation du FLF est courante : soutenance de thèse dans des pays francophones mais aussi à l'étranger, formation d'enseignants de langues, enseignements en immersion de type EMILE, conférences internationales, etc. En plus de tout cela, il est possible d'imaginer n'importe quel contexte de rencontre où l'un des interlocuteurs s'exprime en français et l'autre dans une autre langue. Ainsi, comme toute langue, l'utilisation du FLF n'est pas limitée à un espace géographique ou à un contexte spécifique. Si l'on se penche à présent sur les chiffres officiels, on observe que le FLF serait potentiellement le type de français le plus pratiqué dans le monde. C'est-à-dire qu'il y aurait plus de situations de rencontres entre non-natifs, à travers le français, que de rencontres entre natifs. Regardons pour cela les chiffres donnés par le Haut Conseil de la Francophonie. D'après un rapport de 1999, la Francophonie « politique » représente environ 500 millions d'habitants dans 49 états et trois pays observateurs. Parmi ces populations (qui ne sont pas forcément francophones), il y aurait 113 millions de « francophones réels » selon le rapport (natifs et non-natifs) et 61 millions de francophones occasionnels, donc en tout moins de la moitié des membres de la Francophonie. Le rapport ajoute à ces chiffres 100 et 110 millions de « francisants et apprenants des français [qui] ont appris ou apprennent le français pour communiquer avec les étrangers ». Outre la mention de la communication avec les étrangers, qui est intéressante et semble suggérer que ces individus utilisent le FLF, on notera que ce chiffre représente 60 millions de locuteurs en moins que les 174 millions de locuteurs « francophones » (qui sont loin d'être tous des « natifs ») identifiés par le Haut Conseil. Très souvent, ces francisants ou apprenants de FLE/S sont amenés à travailler, parler, etc. avec d'autres non-natifs dans les classes de langues, physiques comme virtuelles, qu'ils soient des enseignants ou d'autres apprenants. On voit donc ici l'importance de faire des recherches sur le FLF en s'intéressant aux perceptions qu'en font à la fois ses utilisateurs mais aussi ceux qui en sont les observateurs. Les concepts de natif/non-natif et d'identités seront retenus ici pour examiner un contexte bien spécifique : celui du supérieur.

Qu'est-ce qu'une lingua franca ?

Définition

Les linguas francas ont toujours existé afin de permettre à des individus qui ne partagent pas la même langue maternelle, et lorsqu'aucun des locuteurs n'est « natif » de la langue utilisée, de se rencontrer et de communiquer. Plusieurs langues ont rempli ou remplissent ce rôle à grande échelle : le latin, le chinois (pendant la dynastie Han mais aussi actuellement avec le putonghua, Li, 2006), l'espagnol, l'arabe, le français, l'anglais et les langues artificielles telles que l'espéranto. D'autres termes ont été utilisés pour référer aux linguas francas : langue de commerce, langue de contact et langue véhiculaire (Calvet, 1981). A l'inverse de concepts tels que *xénolecte*, *interlangue*, *interaction entre apprenants*, qui sont marqués idéologiquement, le terme lingua franca place le locuteur dans un paradigme d'utilisateur de la langue et non d'un acteur passif et/ou imparfait. D'après A. Firth, les interactions entre les utilisateurs de linguas francas « are deserving of unprejudiced description rather than as a person conceived *a priori* to be the possessor of incomplete or deficient communicative competence, putatively striving for the "target" competence of an idealized 'native speaker' » (1996 : 241). La philosophie de cet article suivra l'argument de Firth car nous considérons que, comme toute variété langagière, le FLF est instable, en création permanente et surtout nous nous éloignerons des discours de peurs et d'impureté, souvent mis en avant quand on traite des linguas francas. Nous retenons enfin une distinction dans l'utilisation des linguas francas entre ce que Firth (1990) définit comme une lingua franca intranationale (langue véhiculaire utilisée au sein du même pays pour pouvoir communiquer avec ses compatriotes, par ex. l'anglais en Lettonie entre russophones et lettophones mais aussi en Chine par le biais du putonghua) et internationale.

Elder & Davies (2006 : 282) ont identifié trois types de contextes d'utilisation de linguas francas :

1. présence d'au moins un locuteur non-natif ;
2. tous les interlocuteurs sont non-natifs de la langue utilisée pour communiquer et ne partagent pas la même langue maternelle ;
3. tous les interlocuteurs sont non-natifs et partagent la même langue maternelle.

Dans cet article, nous retiendrons les cas 2 et 3 et partageons ainsi la définition de J. Jenkins (2007 : 1) : « A lingua franca is a contact language used among people who do not share a first language, and is commonly understood to mean a second (or subsequent) language of its speaker ». Notre rejet du natif dans l'utilisation du terme lingua franca est lié au fait que sa présence même a une influence sur la catégorisation natif/non-natif dans la communication mais aussi à cause de la hiérarchie linguistique qu'il impose in/directement. Evidemment, cet article ne souhaite pas l'effacement du natif des actes d'enseignement-apprentissage du FLE/FLA (ce qui serait ridicule)² mais puisque les situations où le natif n'est pas présent sont tout à fait banales dans le monde, il nous semble intéressant de les explorer davantage.

Enfin - le lecteur l'aura compris - nous mettons l'emphase sur l'idée souvent mise en avant (surtout pour l'anglais lingua franca et tout le battage injustifié lié au *globish* et les peurs irrationnelles afférentes souvent partagées par les chercheurs, p.ex. Jenkins, 2007 : 1) qu'il ne peut en aucun cas exister une forme unique d'une lingua franca car celle-ci ne peut être que très instable dans ses formes : elle dépend des compétences mêmes des interlocuteurs, des contextes d'interaction, de l'intertextualité entre les interlocuteurs, des phénomènes d'alternance/mélange multilingues qui prennent place dans son utilisation (Pözl, 2003). Le FLF ne devrait donc pas être considéré comme une langue en elle-même que l'on pourrait apprendre de façon uniforme mais une variété largement instable du français « standard » - tout comme d'ailleurs le français parlé au quotidien, qui est rempli d'influences (inter)personnelles, régionales, dialectales, professionnelles...

Instabilité, hybridité : caractéristiques des linguas francas

Les phénomènes d'alternances codiques sont courants dans n'importe quelle langue (cf. les travaux de Gumperz, 1982). Calvet souligne d'ailleurs que, très souvent, les locuteurs ne se rendent même pas compte de leurs propres actes d'alternance codique dans les langues qu'ils utilisent au quotidien (Calvet, 2007 : 17). C'est pourquoi J.-L. Calvet (ibid.) appelle à une linguistique du désordre versus de l'ordre, à cause de l'hypervariation (ibid. : 9) que l'on note dans le maniement des langues.

Ainsi, les communautés de FLF, qui sont typiquement des communautés crochets (Bauman, 2004), sont traversées par de l'instabilité et de l'hybridité. On peut émettre l'hypothèse que, dans les rencontres en FLF, l'hybridité est implantée dans les formes linguistiques utilisées (issues des langues maternelles mais aussi de langues étrangères/secondes apprises), les accents (mais aussi les jeux avec les accents), les caractéristiques pragmatiques et discursives, les insertions de mots et expressions d'autres langues. Meierkord (2004 : 115) voit par exemple dans l'anglais lingua franca « a variety in constant flux, involving different constellations of speakers of diverse individual Englishes in every single interaction » (idée qui peut être tout à fait appliquée au FLF). Bien évidemment, les locuteurs tenteront au maximum d'utiliser un français standard, appris soit en contexte exolingue soit endolingue, pour assurer une compréhension mutuelle. Toutefois, il serait illusoire de réduire ce français à celui d'un natif imaginé/imaginaire.

Seidlhofer (2004), de son côté, remarque que dans la communication en linguas francas, les malentendus seraient rarement présents car les interlocuteurs réussissent à trouver des stratégies qui leur permettent d'éviter les problèmes de communication : utilisation d'une langue tierce ou mots / expressions issus des langues maternelles, répétitions, changement de sujets, « insider expressions » (ou expressions inventées et partagées par les interlocuteurs, Firth, 1996 : 247), etc. - le tout se faisant dans un esprit de solidarité et de consensus (House, 2003 : 569). Mauranen (2006) a même noté un travail de coopération entre les interlocuteurs non-natifs supérieur à celui entre non-natifs et natifs.

Dans son étude exhaustive sur les perceptions, attitudes et identités face à l'anglais lingua franca, Jenkins (2007 : 134) montre que celui-ci est distingué la plupart du temps comme étant non prestigieux, incorrect, artificiel, etc. La chercheuse établit également un préjugé profond contre l'anglais lingua franca dans nos sociétés (ibid : 105). Par exemple, les individus qu'elle a interrogés (des enseignants non-natifs et natifs de l'anglais) jugent que les non-natifs font beaucoup trop d'erreurs lexicales, grammaticales et phonétiques alors que le natif lui n'en ferait pas, et que cela mène souvent à des malentendus et perturbe la communication. Est-il utile de rappeler ici que le « natif » imaginé dont ces représentations découlent fait lui aussi des « erreurs », qu'il ne possède pas « sa » langue parfaitement et que dans toute interaction il y a toujours un travail d'accommodation à effectuer pour négocier le sens. On ignore souvent aussi le fait que les erreurs langagières ne signifient pas automatiquement incompréhension. En dernier lieu, Jenkins (ibid.) note que la plupart des participants à son étude ont l'impression que l'anglais lingua franca mène à une langue homogène, culturellement vide et intellectuellement réduite. On retrouve ici un discours irréaliste de peur de l'homogénéisation lié aux phénomènes de globalisation.

Avant de regarder de près notre corpus de questionnaires sur le FLF, disons que, d'un côté, dans des mondes où l'hybridité et les polarités fascinent et sont encensées mais où, d'un autre côté, l'individu hypermoderne (Aubert, 2004) ne peut ne pas se « solidifier » (Bauman, 2000) pour faire face à la complexité cognitive et émotionnelle engendrée, l'utilisation et les perceptions des linguas francas semblent plutôt se placer dans la catégorie des peurs de la perte des repères identitaires (nationaux, ethniques, linguistiques, etc., cf. Johansson & Dervin, à paraître) qui symbolisent l'autre face de la médaille des conceptions liquides et instables de l'identité (Dervin, 2008).

Regards sur le FLF

Afin de relever les perceptions d'étudiants de français sur leur utilisation du français lingua franca, nous avons fait parvenir un questionnaire anonyme en automne 2007 à des collègues qui travaillent dans des départements d'études françaises en Finlande, Estonie, Lettonie, Roumanie, Italie et Bulgarie³ pour qu'ils en fassent circuler des copies auprès de leurs étudiants. En tout, 100 questionnaires ont été reçus, dont la moitié des réponses étaient issues d'étudiants finlandais - ce qui s'explique certainement par le fait que l'auteur de cet article travaille dans une université finlandaise et a plus de contacts dans ce contexte. Ceci ne pose en soi aucun problème car nous ne souhaitons pas comparer les réponses entre les différents pays et ainsi nous voulions éviter le piège d'une sorte d'essentialisme qui catégoriserait les relations entretenues entre les individus et leurs langues selon l'espace géographique qu'ils occupaient au moment de l'étude (en effet, rien ne permettait dans les données de vérifier si les participants étaient nés dans le pays qu'ils indiquaient comme pays de résidence) ou bien selon leur niveau d'étude. Les données ci-dessous présentent les pays participants et leurs années d'études (l'ensemble des niveaux était représenté) :

Pays d'études des participants

Lettonie	4
Italie	3
Estonie	7
Bulgarie	8
Roumanie	14
Finlande	57
?	7

Année d'études

Première année	12.0%
Deuxième année	20.0%
Troisième année	23.0%
Quatrième année	12.0%
Cinquième année	10.0%
Plus de cinq années	24.0%

Les quatre questions « ouvertes » suivantes étaient posées dans le questionnaire :

1. Avez-vous l'habitude de parler / communiquer à l'écrit en français avec des non-natifs de cette langue? Avec qui? Dans quels contextes? Expliquez.
2. Aimez-vous parler / communiquer par écrit en français avec des non-natifs du français? Expliquez.
3. Préférez-vous parler français avec des francophones natifs? Pourquoi?
4. Y-a-t-il des différences dans la communication avec des non-natifs et des natifs du français? Expliquez.

Le questionnaire est une méthode de recherche largement critiquable et critiquée (comme toute autre méthode d'ailleurs), car elle est obligatoirement subjective dans la formulation des questions posées et l'analyse qui en découle ne peut que se baser sur le discours d'individus qui peut être relativement instable et contradictoire (voire peu représentatif des opinions des répondants, par exemple dans certaines réponses, quelques étudiants se contentaient d'un simple non en guise de réponse). Etant conscient de ce défaut, nous avons posé des questions qui se recoupaient amplement et cela afin de tester la solidité du discours et les contradictions potentielles. Jenkins (2007 : 110) nous permet de justifier cette approche lorsqu'elle écrit : « a stated belief may not necessarily represent a speaker's true position, but may be expressed for reasons relating to the context of the research ».

Contextes limités d'utilisation du FLF

Nous commençons notre analyse en portant un regard sur les contextes d'utilisation du FLF qui sont mis en avant par les participants. Sur les 100 questionnaires retenus, 21 personnes affirment ne jamais utiliser ou pratiquer le FLF. C'est un chiffre à prendre avec attention car l'on note, par exemple, une contradiction chez au moins deux étudiants. Ceux-ci affirment ne pas parler le FLF, toutefois, l'un d'entre eux affirme que : « non, je ne fait pas [parler avec

des non-natifs] parce que je ne connais pas les personnes qui parlent français sauf natifs et mon camarades de classe et mes enseignants⁴ ». Ainsi, on voit dans cet extrait que l'étudiant ne place pas ses compatriotes dans la catégorie des individus avec qui il pratique le FLF (même si c'est en fait le cas, e.g. dans la salle de classe).

D'après ce qu'affirment les étudiants, les occasions de parler le FLF se limitent à trois contextes : l'éducation, les rencontres « virtuelles » et le travail. La grosse majorité des étudiants utilisent ou ont utilisé le FLF avec leurs camarades de classe, avec des amis étrangers rencontrés lors de séjours dans un pays francophone (Erasmus, stages professionnels, jobs d'été, au pair etc.), mais aussi avec des enseignants non-natifs dans leurs institutions respectives. Arrêtons-nous un instant sur les enseignants. En effet, il est quelque peu surprenant de voir que seuls 8 étudiants mentionnent cette catégorie car on pourrait s'attendre à ce que le recours au FLF soit une pratique généralisée entre étudiants et enseignants. Cela semble en fait dépendre des habitudes des départements, car par exemple, à l'Université de Riga en Lettonie, les enseignants non-natifs ont pour habitude de parler la langue qu'ils enseignent avec leurs apprenants même dans des contextes hors classe. En Finlande, d'un autre côté, cette pratique est, à notre connaissance, non-existante. La deuxième catégorie d'utilisation du FLF est celle des « jeunes sur Internet », mentionnée 7 fois par les participants. Même si cette catégorie n'est pas tout à fait transparente, il semblerait qu'il s'agisse en fait de rencontres ponctuelles effectuées par les étudiants lors de chats, sur MSN ou Skype. Un étudiant explique qu'il s'amuse par exemple à appeler des individus au hasard par Skype et qu'il utilise parfois le français pour parler avec ces inconnus. Finalement, la catégorie professionnelle apparaît six fois, surtout chez les étudiants qui travaillent en même temps qu'ils étudient, soit avec des collègues, soit avec leurs propres étudiants quand ils enseignent. Un étudiant note par exemple qu'il parle français avec des demandeurs d'asile qu'il est amené à prendre en charge.

Dans ce panorama, les contextes d'utilisation du FLF « personnels » (familiaux, sentimentaux) ou hors institutions sont quasiment absents. Ceci s'explique sans aucun doute par le fait que tous les étudiants vivent dans des pays où le français n'est ni une langue officielle ni pratiqué à grande échelle et où les occasions de pratiquer le français sont peu fréquentes.⁵ Ces pays feraient partie, pour le FLF, de ce que Kachru (2005) a surnommé le « cercle en expansion » (*extending circle*) pour l'anglais lingua franca (cf. Johansson & Dervin, à paraître pour une exploration des idées de Kachru pour le cas du français international). Voyons à présent comment les étudiants perçoivent la dichotomie natifs / non-natifs.

« Pour vraiment savoir parler une langue il faut l'apprendre avec des natifs » : perceptions du natif

A la lecture des diverses réponses au questionnaire, on se rend compte que le natif est relativement privilégié face au non-natif. Le titre de cette section semble bien résumer ce qui se dit dans la majorité des réponses. Un amalgame courant dans l'équation *natif = les Français* a également souvent été noté. Ainsi un étudiant écrit : « le français des Français est le véritable français ». Regardons

d'abord ce qui caractérise positivement le natif et qui souligne des malentendus dans le discours des étudiants. Tout d'abord, l'idée de norme et de correction est omniprésente, l'image du natif qui est transmise est celle de la perfection et de l'idéal : « ils parlent cette langue correctement couramment sans fautes » ou bien « ils ne font pas de faute de grammaire ». La thématique de la prononciation mène également à des commentaires assez étonnants : « leur prononciation est plus facile » (i.e. que celle des non-natifs). Ce commentaire est surprenant car il semble ignorer la diversité des accents et intonations qui se retrouvent chez les « natifs » du français et qui pose souvent même problème à d'autres natifs. De façon générale, la présence du natif dans un acte de communication est évaluée comme étant très positive : *pour apprendre la langue* (« ils utilisent des expressions intéressantes/nouvelles », « on apprend plus de choses : le français vivant, prononciation et expressions, grammaire, vocabulaire »), *pour s'améliorer* (« ils peuvent me corriger »), *pour produire une langue plus correcte* (« avec eux je parle mieux », commentaire qui ignore le fait que les attitudes de l'interlocuteur peuvent avoir aussi un effet négatif sur ce qui se dit et comment cela est dit), mais aussi *pour rendre la conversation « plus » intéressante* (« les conversations sont plus utiles et intéressantes »). On s'aperçoit ici (sans trop de surprise car le questionnaire encourageait à ce type de réponses) des comparaisons permanentes avec les non-natifs. Un relevé des adjectifs subjectifs utilisés dans ces comparatives indique que les étudiants évaluent le natif en termes d'utilité (utile, favorable), de naturel (ex : « pour apprendre la communication plus naturelle », « c'est plus spontané »), de pureté (ex : « pour avoir un meilleur exemple »), de plaisir (ex : « agréable à écouter »), de compétences (meilleur, correct), etc. Enfin, quelques étudiants expliquent également que la présence du natif permet d'apprendre davantage sur la culture française (et réintroduisent en même temps la réduction du natif à l'espace français) : « Ils véhiculent la culture française par leurs gestes, posture... ».

Dans une minorité de réponses, les commentaires sont moins positifs sur les natifs. Deux arguments sont ainsi proposés : les « défauts langagiers » des natifs et leurs attitudes face aux non-natifs. Les défauts langagiers touchent par exemple à l'orthographe (« a l'écrit les natifs sont [sic] plus de fautes d'orthographe ») mais aussi à la prononciation (« difficulté à comprendre les dialectes et les accents » et « les natifs oublient souvent de parler lentement »). Il semble que le reste des réponses négatives envers les natifs se concentrent sur leurs attitudes et la peur afférente des étudiants (le mot *peur* revient à plusieurs reprises). Ainsi, ils ont des « habitudes irritantes (...) par exemple le fait de ne pas donner la parole aux autres » (stéréotype répandu sur les Français) ; « les natifs me semblent sur un niveau supérieur dans une situation de communication parce qu'ils maîtrisent la langue et ils s'en profitent » ; « c'est fatigant car il faut faire plus attention » (i.e. en termes de correction langagière et prononciation) ; « j'ai peur de parler français avec des natifs car j'ai l'impression qu'ils n'aiment pas quand quelqu'un ne sait pas bien parler ». On voit dans ces extraits que, selon ces étudiants, le natif impose dans l'interaction des éléments qui mènent à une certaine violence symbolique : « ils en profitent » ; « ils ne donnent pas la parole aux autres » ; « ils n'aiment pas quand quelqu'un ne sait pas bien parler ». Un étudiant va même jusqu'à exprimer son dégoût du natif en écrivant que « les natifs me prennent pour une

idiote » (à l'inverse de certains commentaires supra, dans cet extrait, l'étudiant n'utilise aucune modalité du type *il me semble que...* avant ce commentaire et donne ainsi un argument relativement péremptoire). Finalement, un étudiant explique sa peur des natifs par l'argument suivant : « je ne veux pas toujours entendre mes défauts », qui montre à nouveau l'impact du natif en tant que miroir de ce que les étudiants interprètent comme étant leurs défauts et incompétences⁶ (cf. Dervin & Suomela-Salmi, 2007).

Immobilité et rejet du non-natif : « avec les natifs je parle, avec les non-natifs je communique »

Nous nous intéressons dans cette section à ce que les étudiants écrivent sur les non-natifs et ainsi nous déconstruisons leurs représentations sur ceux-ci. A l'inverse des natifs, et même si dans la première question sur l'utilisation du FLF les réactions semblaient largement positives, les réponses aux autres questions, lorsqu'elles touchent aux non-natifs, sont relativement négatives. La citation incluse dans le titre de cette section, quoique très surprenante, résume bien le sentiment que l'on a à la lecture du corpus : avec les non-natifs, c'est moins bien, on ne parle pas, mais on communique seulement. De nombreuses critiques concernant les compétences du non-natif ont été identifiées :

- leur français est statique, simple/simplifié, d'un autre côté, il est trop académique et formel (« ils parlent le français des livres et des manuels », « il utilise parfois des expressions du livres mais qui ne sont pas utilisés par les natifs ») ;
- leur français est difficile à comprendre et cela mène à des problèmes de communication ou à un non-apprentissage, voir à une baisse de niveau (« leur accent me dérange », « c'est difficile d'améliorer la prononciation avec eux », « Je trouve gênant d'entendre du mauvais français ou de voir des fautes », « les erreurs des non-natifs peuvent s'ancrer dans la mémoire ») ;
- leur français est évalué négativement (« si la langue des non-natifs est cassée, ça me gêne » ; par exemple un étudiant qui a fait un Erasmus en France évalue le français qu'il parlait avec ses camarades étrangers de la façon suivante : « la langue qu'on utilisait était horrible »,) ;
- leurs compétences culturelles diffèrent de celles du natif (« les Finlandais ont tendance d'attaquer directement au sujet tandis que les Français préfèrent une approche plus douce ») - le message du commentaire de ces étudiants étant que ce n'est pas authentique.

On pourrait retrouver dans ces commentaires le *syndrome du refus du Même* mentionné en introduction à cet article, car ce Même (qui est en fait un pseudo-Même autant imaginé/imaginaire que le natif) reflète en quelque sorte l'image même du locuteur en tant qu'individu « incomplet » dans ses compétences langagières dans la langue étrangère.

Certains étudiants expliquent ce qu'ils font avec les non-natifs en FLF. On trouve d'abord des commentaires positifs (pratiquer la langue) mais où le natif est tout

de même privilégié : « pour pratiquer c'est bon mais il serait mieux de parler avec des natifs », « c'est une possibilité de plus de pratiquer mon français mais je dois avouer que parfois ça me semble ridicule que deux personnes ou plus qui ont une même langue maternelle parlent entre eux une langue étrangère ». En outre, de nombreux commentaires d'étudiants soulignent le fait que le FLF sert simplement à « s'amuser » (« c'est juste pour rigoler », « parfois c'est amusant de parler autres langues avec des amis ou avec mon mari finlandais mais c'est juste pour rigoler ») et à partager des secrets (« avec mes amis, pour que les autres ne comprennent pas »). On est loin là des conversations *utiles* et *intéressantes* notées dans la section sur les natifs.

Lorsqu'ils sont interrogés sur les différences entre les natifs et les non-natifs, les étudiants semblent avoir du mal à les expliquer. Par exemple, un étudiant affirme : « je ne sais pas expliquer mais il y a une différence ». Néanmoins, de nombreux points soulevés dévoilent des différences, surtout en termes d'alternances identitaires, d'adaptation à l'un ou à l'autre vécues par les étudiants. Pour ceux qui utilisent ce type d'argument, il est clair que la relation établie avec le non-natif semble être plus simple, moins compliquée voire libératrice : « avec les natifs du français je dois construire les phrases correctement et avec les autres on me comprendra », « je suis plus timide quand je parle a des natifs j'ai peur de faire des fautes », « je trouve que je suis plus courageuse avec les non-natifs parce que les natifs ont tjs tendance a corriger les non-natifs ». Les métaphores du théâtre et des masques apparaissent souvent dans ces commentaires pour décrire la relation avec le non-natif : « la communication est jouée et non réelle ». A-t-on besoin de souligner ici le caractère illusionniste de ce commentaire, car, comme l'a démontré par ex. E. Goffman (1956), tout acte de communication est mis en scène. On retiendra aussi un commentaire intéressant d'un étudiant qui partitionne le rôle des enseignants natifs et non-natifs de son université : « le prof natif me sert à rechercher les mots adéquats pour exprimer mes idées, opinions, etc. je me familiarise avec la sonorité, avec le caractère musical de la langue française, le prof non-natif peut m'expliquer quelle est la différence entre certaines expressions ou problèmes de grammaire vocabulaire... ». Ainsi, très clairement, dans la tête de cet étudiant, les rôles sont partagés et même s'il ne semble favoriser dans ce commentaire ni l'un ni l'autre, on voit bien que l'étudiant ne mélange pas les rôles et « solidifie » le natif et le non-natif dans ces positions.

L'image que nous donnons de la dichotomie natif/non-natif ne serait pas complète si l'on ne mentionnait pas les étudiants qui affirment ne pas faire de différence entre les natifs et les non-natifs. Outre les étudiants qui semblent tenir un discours consistant d'ouverture, citons deux étudiants qui se contredisent : « je parlerai français avec tous ceux qui sont prêts a converser » et « je ne fais pas la différence entre natifs et non-natifs » (réponses question 1). A nouveau, un retour sur les réponses de ces étudiants aux autres questions montre des attitudes différentes, par exemple, le premier étudiant répond ce qui suit à la dernière question : « les non-natifs ne maitrise pas parfaitement le français la conversation risque d'être difficile ». Idem pour le deuxième étudiant qui répond aux questions 3 et 4 et qui affirme sur les natifs : « c'est mieux pour moi ils peuvent me corriger » et « ils parlent mieux ». Deux autres étudiants donnent des arguments frappants liés à la solidarité qui peut se créer entre les non-natifs (« les non-natifs parlent plus

lentement que les natifs et ils comprennent que je ne suis pas natif non plus ») et à l'accès au plurilinguisme et l'interculturalité que cela peut engendrer (« cela permet de voir les particularités des autres langues et bien sur on s'enrichit avec d'autres cultures »). Aurait-on ici des indications que le FLF pourrait servir de moteur à la communication interculturelle ?

Image contrastée : une expérience par Communication médiée par ordinateur en FLF

Etant conscient des malentendus et de ce qui peut être considéré comme des canulars sur le FLF, nous avons décidé au printemps 2008 de faire travailler des étudiants universitaires finlandais et hongkongais en FLF sur des tâches issues d'un enseignement de déconditionnement interculturel (Dervin, 2006) par le biais d'une plateforme électronique. Outre l'intérêt dans la réflexion interculturelle que l'expérience pouvait susciter, nous nous intéressions aux perceptions et réactions des étudiants face à la communication en FLF. 30 étudiants des deux institutions ont participé à l'expérience qui a duré environ un mois (3 chats ont eu lieu entre des paires d'étudiants). A la fin de l'expérience, nous avons interrogé les apprenants sur leurs expériences et avons tenté de faire émerger des représentations et attitudes face au travail effectué en FLF. Afin d'éviter les écueils du questionnaire, nous avons complété l'évaluation du cours par des entretiens personnels. Les résultats montrent que la majorité des étudiants ont une perception très positive du travail en FLF après l'expérience. Les arguments favorables au FLF sont les suivants :

- la communication avec un non-natif est plus facile (« je ne comprendrais pas un français car il utilise des mots plus difficiles ») ;
- niveau similaire entre les partenaires - solidarité (« le français de ma partenaire est très bon (elle a vécu en France) ») ;
- expérience unique de pouvoir travailler avec un Chinois (« la chine est beaucoup plus excitante »)

Pour les 3 étudiants qui auraient préféré communiquer avec un natif, les arguments semblent être les mêmes que dans la section deux : le natif permettrait d'apprendre la culture française (mélange à nouveau entre *le natif* et *le Français*) et de développer ses compétences (et de « savoir si je parle bien »).

Conclusion : pour un déconditionnement des locuteurs de linguas francas - le FLF comme idéal de communication interculturelle ?

Rappelons d'abord les objectifs de notre article. Il s'agissait d'approcher la question du français lingua franca à partir de perceptions de grands utilisateurs de cette variété de français : des étudiants universitaires spécialistes de cette langue. Les analyses et observations effectuées sur l'anglais lingua franca ont permis de montrer des similarités dans les représentations sur le FLF mais aussi et surtout sur les natifs et les non-natifs. A l'issue de cette étude et sur la base des réponses au questionnaire, on peut affirmer que les attitudes des participants sont relativement négatives face à la communication avec les non-natifs et donc envers le FLF.

Vue la multiplication des actes de mobilité et des rencontres interculturelles qui peuvent se faire par le biais de toute langue (native/non-native/linguas francas), il semble urgent de préparer les étudiants à une réflexion des plus approfondies sur les enjeux de l'utilisation de ces langues et surtout de travailler sur les « canulars » qui semblent les affecter. D'abord, il est important d'amener les étudiants à aller au-delà de malentendus tels que : *le français = la France*, les natifs ne font pas de fautes, l'accent français « imaginé » est le meilleur, on apprend la culture « locale » (notion à problématiser) avec le natif, etc., par ce que nous nommons un *déconditionnement*. Il serait ainsi utile de travailler avec les étudiants sur leurs propres représentations sur le « français » de leurs compatriotes, celui des autres nationalités et ceux dont ils ont fait l'expérience. Bien sûr, il ne s'agit pas de leur imposer une préférence pour l'extrême diversité du non-natif et du FLF versus celle du natif (car - a-t-on besoin de le rappeler - ce dernier est lui aussi divers dans ses caractéristiques langagières) mais de les faire réfléchir à l'impact potentiel de discours et attitudes négatives envers le non-natif et sur les occasions interculturelles potentiellement riches ratées à cause de ceux-ci.

La compétence interculturelle, telle que nous la théorisons et que nous surnomons « compétences protéophiliques », est la capacité à analyser les discours de solidification qui traversent les rencontres entre individus et à « liquéfier » le soi et l'autre pour tenter de se rencontrer dans ses *diversités diverses* (Dervin, 2007b). L'exercice est difficile car il dépend des interlocuteurs eux-mêmes (et des idées qu'ils se font l'un de l'autre), du contexte d'interaction et des enjeux de la rencontre (hiérarchie, impositions d'identités solides qui ne peuvent être remises en question par peur de « blesser » l'autre), etc. Dans cette vision de l'interculturel, et en accord avec l'argument de M. Abdallah-Pretceille (1986 : 102-103) que tout acte de communication est interculturel (même entre « Mêmes »), l'Autre ne peut être considéré comme un représentant figé d'une culture ou d'une identité car ces éléments sont (co-)construits en permanence. Ainsi, que l'interlocuteur ait telle nationalité ou qu'il soit locuteur natif ou non-natif de telle langue, cela a peu d'importance car l'acte d'interaction qui prendra forme avec celui-ci sera de toute façon une co-construction de soi et de l'autre (les deux étant pluriels), qui, si bien réfléchi et « liquéfiée », pourra mener à une rencontre enrichissante.

Le FLF, comme toute autre lingua franca, pourrait servir d'*idéal* à cette interculturalité car, comme l'expriment certains étudiants (minoritairement), le FLF mène à une *libération* des contraintes que l'on imagine de la part du natif (on ferait moins attention aux fautes potentielles, on aurait moins peur de se faire corriger), une *égalité* (car il n'y aurait plus de représentations d'une hiérarchie natif/non-natif ou de relations de pouvoir) et une *fraternité* (les utilisateurs du FLF peuvent s'entraider plus facilement et se poser davantage de questions sur la langue car ils se sentent égaux). Le tout pourrait permettre des conversations plus ouvertes et donc davantage propices à des rencontres entre individus plutôt que des représentants de « cultures » et/ou « groupes linguistiques ». Ainsi, pour parodier G. Deleuze (1969 : 356-357), tout autrui (qu'il soit mon *autre* ou mon *même*) « est l'expression d'un monde possible ».

Des recherches complémentaires sur, par exemple, les populations qui utilisent le FLF au quotidien, en dehors du domaine éducatif dans les cercles en expansion du français, pourraient sans aucun doute permettre de voir comment les perceptions et attitudes négatives envers le FLF se métamorphoseraient au fil du temps. Ceci n'est bien sûr qu'une hypothèse à tester à ce stade.

Notes

¹ Cas de couples binationaux utilisant le FLF, interviewés dans le cadre de nos recherches sur les lingua francas.

² On pourra s'interroger bien sûr sur le concept de natif, dont les définitions ne sont pas toujours aisées, comme l'a montré Davies (1991 : 66) dans son ouvrage « The myth of the native speaker ». Sa présence dans l'enseignement des langues étrangères est souvent très marquée car il sert de modèle imaginaire et imaginé pour imposer des façons de parler, d'écrire et de dire. Tout comme les diverses diversités de chaque individu (Sen, 2006), la langue est un élément complexe et instable qui ne peut pas être réduit à un seul modèle. Davies (1991 : 199) souligne ce phénomène lorsqu'il écrit : « it is common to find native speakers being given greater prestige both by themselves and by second-language learners ». Nous testerons cette hypothèse dans cet article.

³ Le site www.surveymonkey.com a permis de faire circuler le questionnaire sur Internet.

⁴ Tous les extraits sont reproduits tels quels.

⁵ Certains étudiants soulignent d'ailleurs qu'ils préfèrent utiliser l'anglais avec les non-natifs plutôt que le FLF.

⁶ Nous avons identifié dans une étude antérieure à quel point les étudiants finnophones universitaires avancés soulignaient avec insistance leurs « incompétences » et désarroi face à leur niveau en français (Dervin & Suomela-Salmi, 2007).

Bibliographie

Abdallah-Pretceille, M. 1986. *Vers une pédagogie interculturelle*, Paris : Economica.

Anderson, B. 1983. *Imagined Communities*. London : Verso.

Aubert, N. 2004. *L'individu hypermoderne*. Ramonville Saint-Agne : Erès.

Bauman, Z. 2000. *Liquid modernity*. Cambridge : Polity Press.

Bauman, Z. 2004. *Identity*. Cambridge : Polity Press.

Calvet, L.J. 1981. *Les langues véhiculaires*. Paris : PUF Que-Sais-Je ?.

Calvet, L.J. 2007. « Pour une linguistique du désordre et de la complexité ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, no. 1.

Davies, A. 1991. *The Native Speaker in Applied Linguistics*. Edinburg : Edinburgh University Press.

Dervin, F., E. Suomela-Salmi. 2007. « Solidité et liquidité des stéréotypes d'étudiants universitaires finlandais ». In Boyer H. (éd.) *Stéréotypage, stéréotypes: fonctionnements ordinaires et mises en scène*. Tome 3 : éducation, école, didactique. Paris: l'Harmattan. pp. 65-79.

- Dervin, F. 2006. « Reflections on the Deconditioning of Language Specialists in Finnish Higher Education ». In Dervin, F., E. Suomela-Salmi (éds.). *Intercultural Communication and Education. Finnish Perspectives*. Bern : Peter Lang. pp. 105-127.
- Dervin, F. 2007a. « Mascarades estudiantines finlandaises ». *Langues Modernes* 1 (janvier 2007), pp. 33-44.
- Dervin, F. 2007b. « Evaluer l'interculturel: problématiques et pistes de travail ». In Dervin, F., E. Suomela-Salmi (éds.). *Evaluer les compétences langagières et interculturelles*. Turku : Publications du département d'études françaises. Université de Turku. pp. 96-123.
- Dervin, F. 2008. *Métamorphoses identitaires en situation de mobilité*. Turku : Turun Yliopiston Annales.
- Elder, C., A. Davies. 2006. « Assessing English as a lingua franca ». *Annual review of applied linguistics*, 26, pp. 282-301.
- Firth, A. 1996. « The discursive accomplishment of normality: on 'lingua franca' English and conversation analysis ». *Journal of pragmatics*, 26, pp. 237-259.
- Firth, A. 1990. « 'Lingua franca' negotiations: Towards an interactional approach ». *World Englishes*, 9 (3), pp. 269-280.
- Deleuze, G. 1969. « Michel Tournier et le monde sans autrui ». *Logique du sens*. Paris : éditions de Minuit.
- Goffman, E. 1956. *The Presentation of Self in Everyday Life*. Edinburg : University of Edinburgh, Social Science Research Center.
- Gumperz, J. 1982. *Discourse strategies*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Haut Conseil de la Francophonie. 1999. *Rapport sur l'état de la Francophonie dans le monde. Données 1997/98 et six études inédites*. Paris : la Documentation française.
- House, J. 2003. « English as a lingua franca: A threat to multilingualism? ». *Journal of Sociolinguistics*, 7(4), pp. 556-578.
- Jenkins, J. 2007. *English as a Lingua Franca : Attitude and Identity*. Oxford : Oxford University Press.
- Johansson, M., F. Dervin. A paraître. « Espaces francophones et français lingua franca : pour une francophonie liquide ».
- Kachru, B. B. 2005. *Asian Englishes: Beyond the Canon*. Hong Kong: Hong Kong University Press.
- Li, D.C.S. 2006. « Chinese as a lingua franca in greater China ». *Annual review of applied linguistics*, 26, pp. 149-176.
- Mauranen, A. 2006. « Signaling and preventing misunderstanding in English as lingua franca communication ». *International Journal of the Sociology of Language* 177, pp. 123-150.
- Meierkord, C. 2004. « Syntactic variation in interactions across international Englishes ». *English World-Wide*, 25 (1), pp. 109-132.
- Pözl, U. 2003. « Signaling cultural identity: the use of L1/Ln in ELF ». *Vienna English Working Papers*, 12, pp. 3-23.

Seidlhofer, B. 2004. « Research perspectives on teaching English as a lingua franca ». *Annual Review of Applied linguistics*, 24, pp. 209-239.

Sen, A. 2006. *Identity and violence*. New Delhi : Penguins.

Wright, S. 2006. « French as a lingua franca ». *Annual review of applied linguistics*, 26, pp. 35-60.